Document généré le 28 avr. 2024 19:32

XYZ. La revue de la nouvelle

Feu rouge

Alexandra Estiot

Numéro 141, printemps 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92774ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Estiot, A. (2020). Feu rouge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 57–60.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Feu rouge

Alexandra Estiot

En chemin vers le bureau, les yeux baissés sur mes pieds. Paris, ses trottoirs : il vaut mieux regarder où on les met. Les pieds. Je sens, ressens une tension qui me fait lever la tête. Pour ne rien voir de particulier. Un passage pour piétons, trois personnes qui attendent ; deux jeunes hommes sans autre signe distinctif, et une jeune femme, une touriste japonaise, occupée à retenir une valise plus lourde qu'elle, qui roule vers le caniveau. Quel danger mes sens m'ont-ils signalé ? Il n'y a rien de particulier. Les mouvements de l'un des deux hommes peut-être. Non pas tant sa façon de bouger que le fait qu'il n'arrête jamais, dans une alternance de glissades et de saccades, un rythme sans cesse rompu. Il est agité, pas dangereux. Je les rejoins pour attendre de traverser.

Je l'entends maintenant. Il pourrait parler à l'autre homme, comme à personne ou au monde. Mais je sais que c'est à l'autre jeune homme qu'il s'adresse. Ces deux hommes sont ensemble, ils sont arrivés là ensemble, c'est ensemble qu'ils traverseront. Pourtant, celui qui ne fait qu'attendre se tient en retrait, un peu trop éloigné de l'autre. Assez loin pour qu'il soit possible de douter de leur lien. Cherche-t-il à marquer une distance ?

Je suis assez près d'eux pour entendre maintenant. Je ne saisis pas tout de suite le propos. Un geste du jeune homme, celui qui bouge, qui parle, tire mes yeux jusqu'au pied de l'arbre qui se trouve là, conduit mon regard vers la grille cachant les racines qui s'enfoncent dans le sol, la grille qui s'obstrue de mégots. Une forme gît là, une boule hirsute, un truc crasseux. Qui bouge. Ce n'est ni un amas de saletés, ni un bout de doudou, ni une balle mâchonnée, c'est une souris.

La queue qui se dresse, le petit corps secoué de spasmes violents qui se calment avant d'agiter à nouveau le petit animal. Il a été éviscéré, à moitié dévoré. Il meurt. La touriste japonaise regarde aussi. Mais elle, elle a un mouvement de recul. Peur ? Dégoût ? Je ne sais pas plus ce qu'elle ressent que ce que *je* ressens. Elle recule, pas moi. Je suis fascinée par cet homme qui s'agite, prend à témoin, descend dans le caniveau pour aussitôt remonter sur le trottoir, explique ce que tout le monde sait. Que cet animal souffre. Qu'on pourrait faire quelque chose. Le sauver peut-être pas, mais l'aider. Au moins compatir. La compassion suffirait-elle ?

Son bras se tend vers l'animal, son index et son majeur se déplient, les autres doigts se ferment sur la paume de sa main. S'il avait un flingue, une balle (« BAM ! ») et ça serait fini. La souris ne souffrirait plus. Toute trace de sa souffrance serait effacée dans une explosion de tissus, d'organes, de cartilages et de chair. Du sang éclabousserait la Japonaise, les deux hommes. Moi.

Je regarde le jeune homme qui descend dans le caniveau, remonte sur le trottoir, redescend aussitôt. Il continue de parler, rien ne peut calmer sa logorrhée. Je ne comprends plus ce qu'il dit. Non qu'il ne soit plus cohérent : j'ai cessé de l'écouter, hypnotisée par les mouvements incessants de son corps. Ses pieds, qui frappent la chaussée, puis le trottoir, à nouveau la route ; les bandes blanches du passage pour piétons cette fois.

Ses chaussures. D'énormes godasses noires, lacées jusqu'au-dessus des chevilles. Cette pauvre bestiole agonisante, il pourrait l'achever d'un coup de talon. Est-ce mon regard qui tire le sien vers ses chaussures ? Je ne sais pas, mais lui aussi regarde ses Doc. Et sa conclusion n'est pas différente de la mienne.

Il lève les yeux vers nous : son compagnon, la touriste, moi. Nous répète qu'il ne faut pas laisser souffrir cette bête sans raison. Comme si quoi que ce soit justifiait la souffrance. Comme si avoir le pouvoir d'y mettre fin permettait qu'on y mette fin ; sans plus y réfléchir. Comme si c'était à nous

de choisir. Il est prêt à le faire, le fera, se sacrifiera, se salira si nous le lui demandons. Pourquoi ne peut-il prendre seul cette décision ? Pourquoi cette jeune femme si délicate, si frêle, plus légère que sa valise qui roule vers le caniveau, qui vient de si loin pour voir Paris, pourquoi devrait-elle décider si l'homme aux Doc doit ou ne doit pas écraser un petit animal dont les entrailles ont été dévorées par un plus gros ?

Le corps de l'animal tressaute à nouveau. Ce n'est pas sa souffrance qui me touche. C'est sa terreur. Ce ne sont pas des spasmes qui agitent son corps, ce sont des tentatives de fuite. Il est exposé. La chose qui lui a rongé le ventre pourrait revenir. Cet homme qui crie et gesticule pourrait lui faire du mal. Il y a du bruit, énormément de bruit, des voitures, des bus, des sirènes, des gens qui rient, parlent fort, crient ; ils passent à côté de lui, immenses silhouettes effrayantes, gesticulantes et bruyantes ; des menaces réelles qui marchent sur la grille de l'arbre sur laquelle il gît, la faisant tressauter, le faisant rebondir. Il n'a aucune chance de survivre, mais il ne le sait pas. C'est un animal. Il ne sait pas qu'il va mourir. Il a mal, il a peur. Deux signaux qui commandent la fuite. Il sait qu'il doit fuir. Sait-il qu'il n'a pas la moindre chance de survivre ?

Nous, nous savons. Peut-être si l'un d'entre nous renonçait à ce qui vient après, un rendez-vous, une séance de cinéma, un café ; si l'un d'entre nous surmontait son dégoût, sa peur des petites bêtes et des maladies ; si l'un d'entre nous acceptait le ridicule ; si l'un d'entre nous attrapait délicatement cette souris pour l'emmener chez un vétérinaire, peut-être pourrait-elle être sauvée. Peut-être aurait-elle une chance.

L'homme a raison, il faudrait l'achever. Ce serait plus *humain*. Il veut bien le faire, mais c'est à nous de le commander. Je suis presque prête à l'autoriser quand je le regarde plus attentivement. Ses mouvements. Il bouge trop. Ce n'est ni de la colère ni de l'indignation, pas plus que de la tension. Non, il ne maîtrise pas le flux, celui de ses gestes, celui de ses mots. Ce qui doit sortir sort ; ce qui doit bouger bouge. Et ses yeux. C'est ce que je crois y voir qui finit par m'arrêter.

L'anticipation du coup mortel. Tout sauf une appréhension. Il n'a aucune prévention ; ce qu'il faut faire, ce qu'on lui commandera de faire, il le fera, même si ce qu'il faut, c'est donner la mort. Une attente. Comme on attend le soulagement, le plaisir. Comme on sait qu'on va jouir, qu'on a déjà commencé. Ce n'est qu'une possibilité, une interprétation des gestes d'un homme que je ne connais pas. Une lecture de la distance maintenue par son compagnon. Peut-être un autre de mes phantasmes. Ce jeune homme qui ne regarde plus l'autre qu'avec réticence, comme si les muscles de son cou étaient grippés, refusaient de laisser son visage se tourner vers cet autre qui déblatère et gesticule. Du dégoût ? De la peur ? Mon idée n'est pas si folle. Cette idée que cette autorisation donnée libérerait ce qui doit rester enfoui. Donner ce coup de talon, écraser ce corps vivant, ôter cette vie ; il lui faudrait retrouver ça, cette sensation. Le pouvoir de détruire. D'autres animaux à achever, avant de faire en sorte qu'ils doivent l'être, avant de les torturer, des animaux de moins en moins nuisibles, des animaux de plus en plus gros, jusqu'aux plus gros.

Il nous demande qu'on l'autorise à tuer. Une fois qu'on lui aura répondu oui, il ne s'arrêtera pas. S'il utilisait un bâton, peut-être. Mais avec son pied, il recommencera. J'ai probablement tort, mais je ne crois pas. La compassion, c'est suffisant. La mienne va à cette frêle et délicate Japonaise.